

LES HOMMES DU JOUR

18 Mars. — Les réclamations continuent, et mes sujets s'obstinent à vouloir attendre leur bonheur non d'Allah mais de moi. Ces imbéciles en sont encore à croire qu'il est du pouvoir d'un souverain de rendre son peuple heureux.

J'ai fait venir mon fidèle Glaoui. Je lui ai dit :

— Le Maroc est pauvre. La misère est profonde. Il faut demander moins de douros aux tribus.

Il m'a répondu :

— Si tu demandes moins de douros à tes sujets, tu ne pourras plus payer les sommes que tu t'es engagé à verser aux Roumis pour leur laisser faire la police chez toi. Les Roumis se fâcheront, ils viendront, et nommeront un autre sultan.

20 Mars. — Aujourd'hui, journée des consuls. Ils sont encore plus exigeants que mes sujets. C'est à celui qui demandera davantage. Le consul de France a été particulièrement pressant. Il veut des terres, des concessions de mines, de chemins de fer.

Je veux bien, moi. Mais qui paiera les terres, et les champs des tribus où sont les mines, et les terrains où passeront les voies ferrées ?

J'ai dit à ce chien de chrétien :

— Je ramasse sans cesse, pour vous les donner, tous les douros que mes caïds parviennent à dénicher sous les burnous même des plus pauvres Marocains. Si après avoir pris leurs douros je leur prends encore leurs domaines, toujours pour vous les donner, ils n'auront plus qu'à mourir ou à se révolter.

Le consul m'a répondu :

— Ne crains rien. Si tes tribus se révoltent et que tu ne puisses les châtier, tu n'as qu'à faire un signe : les soldats français viendront et feront respecter ta puissance.

Je n'ai rien dit, mais cette dernière phrase m'a rendu rêveur. J'y ai pensé toute la journée.

1^{er} Avril. — Les nouvelles sont mauvaises. J'ai envoyé une mehalla chez les Gherarda et une autre chez les Beni M'tir. Mais je n'ai pas confiance. Il est difficile de faire faire la police au Maroc par des Marocains. Mes plus fidèles soldats ne comprennent rien aux beautés de l'ordre et de la civilisation. Je crains une défaite. Autant ils se montrent courageux contre les Roumis, autant ils sont mous et indécis contre mes sujets révoltés.

Les officiers français m'ont dit :

— En France, pays de grande civilisation, on envoie les soldats contre le peuple quand le peuple n'est pas sage. Et jamais les soldats ne refusent. Ils tueraient leurs parents et amis, si leur général le commandait. Ils sont très patriotes. On fait des soldats ce qu'on veut avec trois mots : discipline, obéissance passive, et patriotisme. C'est une simple éducation à faire.

J'ai pensé :

— Quand mes soldats seront de vrais patriotes marocains, ils tueront sur mon ordre avec ardeur et courage tous ceux de leurs frères qui me gêneront. Et le Maroc deviendra un grand pays.

Ces Roumis sont décidément des gens très forts.

8 Avril. — Ça y est. Ce que je craignais est arrivé. Mes deux mehallas sont obligées de battre en retraite. Beaucoup de soldats sont partis rejoindre les insurgés en déclarant qu'ils ne voulaient pas combattre contre des Marocains au profit des Roumis. Il sera bien difficile de leur faire comprendre le patriotisme à la façon des Européens.

Si ça continue, je suis perdu. J'ai fait venir Glaoui et je lui ai demandé son avis sur l'utilité de faire signe au consul de France pour rétablir l'ordre.

Il m'a répondu par ce verset du Coran :

— Le berger qui fait entrer le loup dans la bergerie est un mauvais berger.

Le soir il m'a apporté un livre, qu'il m'a dit être l'histoire du pays de France et m'en a fait traduire certains passages.

Il était question d'un certain Louis XVI qui eut la tête coupée par son peuple pour avoir fait appel à l'Etranger au cours d'une révolution.

— Cette histoire m'a rendu malade, et j'ai mal dormi.

10 Avril. — Les Beni M'tir sont sous les murs de Fez. Tout est foutu, fors l'honneur.

Je n'hésite plus. J'ai fait venir le consul de France et je lui ai demandé de faire venir les troupes de la Chaouïa pour châtier tous ces brigands qui oublient que le Maroc appartient au sultan et non aux Marocains.

Le consul a eu un fin sourire et m'a assuré que le nécessaire serait fait. Glaoui en apprenant la nouvelle a levé les bras au ciel et m'a prédit les pires malheurs.

Mais je suis bien tranquille. J'ai réfléchi que son sultan Louis XVI, dont il m'a cité l'exemple, avait appelé contre son peuple des rois et des empereurs. Or, moi je fais appel à la France qui est en république. Il n'y aura pas de guerre sainte, et mes sujets ne pourront que se réjouir quand ils apprendront qu'ils ont été mis à la raison par les vaillants soldats d'une *république laïque, démocratique et sociale* !

Et vive le Maroc quand même ! Nom d'Allah !

MOULAY-HAFID,
Sultan.

POUR COPIE CONFORME :
Jean STEENE

Le manque de place nous oblige à n'insérer aujourd'hui que ces quelques extraits. Nous en donnerons d'autres incessamment.

La Vie Ouvrière

« Camarades Médecins »

La Médecine Sociale, bulletin professionnel des médecins indépendants que groupe le Syndicat national de Médecine sociale, a publié une étude de M. le D^r L. Greffier dont l'intérêt n'est pas seulement d'ordre corporatif mais d'ordre général. Il s'agit de la *concentration capitaliste dans le domaine des professions libérales*. Cette concentration des capitaux, nul ne songe à la nier dans le champ de l'industrie : l'atelier de l'artisan disparaît devant la grande usine, le petit fabricant devient le commis du gros industriel ; de même dans le commerce : l'humble boutique se ferme devant le grand bazar ; de même aussi dans l'agriculture : les cultivateurs modestes se raréfient lentement, laissant la terre aux riches exploitants. Mais là où le négoce n'a que faire, là où seule importe la valeur personnelle du producteur, il ne semblait pas que la concentration capitaliste pût se manifester aisément. Or, écoutez le D^r Greffier :

« Actuellement, et à Paris notamment, nous rencontrons de vastes *Instituts*, soit destinés au traitement d'un seul genre de maladies, soit, au contraire, groupant dans le même bâtiment des services pour toutes les spécialités (yeux, larynx, oreilles, appareils génitaux, etc.).

« Les médecins qui opèrent ou donnent des consultations dans ces instituts ne sont pas indépendants ; ils ne touchent pas le montant de leurs honoraires (c'est-à-dire le fruit de leur travail) ; ce sont des employés payés au mois par des sociétés capitalistes, qui, en revanche, leur fournissent le local, le mobilier, les instruments, la publicité, etc., mais empochent les bénéfices en ne laissant que les miettes à leurs médecins-employés, réduits à de véritables salaires de famine. Nous assistons donc à une évolution où le corps médical tombe en partie dans le salariat.

« Les grands instituts parisiens dont je parlais tout à l'heure se chargent également d'enlever au médecin de campagne une partie de sa clientèle. La lutte devient par suite impossible pour beau-

coup d'entre eux qui, comme les simples cultivateurs leurs clients, finissent par abandonner l'ingrate campagne et venir dans les villes grossir les rangs de ce que j'ai appelé le prolétariat médical. »

Quelle est la situation des médecins salariés? C'est au D^r Diverneresse, secrétaire du Syndicat de Médecine sociale, qu'il convient de poser cette question. Le D^r Diverneresse, avec une patience, une ténacité peu communes, a réuni des dossiers méthodiquement classés sur les rapports des employeurs avec les médecins « employés » d'une part, avec les médecins indépendants d'autre part. Il nous a été permis de consulter ces dossiers. Aux médecins-employés, qu'elles croient dominer par la menace du renvoi, des Compagnies d'assurances contre les accidents du travail donnent des ordres contraires à toute dignité : indications sur la façon de rédiger les certificats afin de léser les blessés. « Vous éviterez, écrit-on, de parler de *section* et *écrasement* dans vos certificats », ces blessures graves doivent procurer aux victimes des indemnités : ne pas les signaler ou les travestir sous de fausses désignations, c'est voler les malheureux travailleurs au bénéfice des Compagnies : on n'hésite pas à ordonner au médecin salarié cette spoliation. « Vous vous appliquerez, lui écrit-on, à dater la *consolidation* d'un blessé (fin du traitement) du dimanche et non du lundi ». Ainsi on escroque à l'ouvrier une journée de demi-salaire. Ces lettres — et cent autres — le D^r Diverneresse en possède les originaux.

Aux médecins indépendants, on écrit en substance : « Si vous n'acceptez pas le tarif d'honoraires réduits fixé par la Compagnie pour les soins à donner aux blessés qu'elle assure, nous installerons à votre porte un autre médecin qui prendra votre clientèle ». Ou encore : « Si vos certificats continuent à faire mention d'*incapacités permanentes*, nous nous verrons forcés de vous retirer notre confiance et d'adresser nos blessés à l'un de vos confrères plus conciliants » (malgré la loi qui interdit formellement d'imposer un médecin au blessé, dont le choix doit rester libre). Voilà comment, spéculant sur la peine de vivre, sur la concurrence, sur l'isolement, les employeurs traitent leurs médecins.

L'asserwisement des professions libérales au capitalisme ne se constate pas seulement dans le domaine médical.

On connaît le sort de ces jeunes ingénieurs, anciens élèves de l'Ecole Centrale, qui gagnent 100 francs par mois dans les raffineries du Nord et partagent toutes les misères des ouvriers manuels.

Mais les peintres eux-mêmes — et les sculpteurs, et les graveurs et tous les artistes pauvres — sont devenus les salariés des maîtres de leurs destinées, de quelques capitalistes tout puissants, les grands marchands de tableaux.

Un jour nous vous conterons comment on « prépare » une exposition, comment on « lance » un peintre.

Médecins, professeurs, ingénieurs, artistes : le puissant facteur de révolution qu'est la concentration capitaliste rejette dans le prolétariat ceux-là mêmes qui semblaient des éléments constitutifs de la bourgeoisie !

L.-M. BONNEFF

== LE NU ==

N° 3 hors série en couleurs des HOMMES DU JOUR

Malgré la louche campagne des pudibonds et l'appui des commissaires de police qui terrorisent les marchands de journaux en les faisant appeler dans leurs bureaux, notre numéro hors série s'enlève.

Nous engageons nos lecteurs à le réclamer avec insistance et au besoin nous le demander. Nous l'enverrons franco contre 60 cent.

Nos trois numéros hors série en couleurs

NOEL ! ; LA GUERRE ; LE NU : 1 fr. 50 franco.

Adresser les demandes à l'Administrateur des *Hommes du Jour*.

La Vie et les Arts * * * *

Exposition Emile Guillaumin (1). — Exposition Van Dongen (2). — Vente de tableaux modernes (3). — Vente de la collection Bernstein (4). — Dessins de Delacroix (5).

Comme je l'ai fait remarquer à propos du *Salon des Indépendants*, le cubisme n'est pas seulement le fait de quelques peintres, mais il comprend aussi des littérateurs et des musiciens. Recherche exclusivement linéaire, haine du réalisme, de la vie et des couleurs, systématisation à outrance, volonté de faire original, déification de tout et d'abord de soi-même, voilà quelques-unes des caractéristiques du cubisme. C'est en somme une réaction contre le réalisme, un dernier sursaut d'idéalisme. Parmi les cubistes, il en est de sincères (ceux-là sont dignes de pitié) mais il en est aussi de roublards (ceux-ci sont dignes de mépris).

Contre l'onanisme artistique, contre le cubisme, l'abstraction froide, grise et visqueuse, contre tous ces étroits cerveaux qui nient la vie, le matérialisme et les couleurs, toutes les récentes manifestations artistiques se dressent fermes et probantes.

Que ceux que rebute l'effort, qu'effraie la recherche, qu'apeure la maîtrise et qui demeurent localisés en des bégaiements idiots, en des ressassements stupides, regardent un instant la vie digne, probe et belle d'un Guillaumin et la persévérante crânerie d'un Van Dongen.

Ah! que vite on oublie l'intellectualisme névrosé et borné de ces schématisateurs secs, de ces châtés, lorsque l'on voit l'attirante *Maison de Cézanne* debout sur l'herbe et environnée d'arbres robustes et calmes, les *Marronniers du Jas de Bouffan*, la *Maison en Provence* et le *Paysan* de Cézanne, — les *nymphéas* de Claude Monet : tendres fleurs claires surgissant du vert des feuilles étalées au fil de l'eau, — les nus indolents et suaves de Renoir, — les claires, fraîches et traditionnelles aquarelles de Signac, — une *promenade des marronniers* de Sisley, — l'*Eglogue en Provence* de Van Gogh...

Assurément, M. Henry Bernstein dont les pièces dramatiques prouvent un horrible goût littéraire, fut excellemment conseillé dans le choix de ses peintures. Outre les toiles citées, il possédait encore quatre Bonnard, dont la délicieuse *Femme à la rose* et les *Fleurs du potager*, un beau paysage de Henry-Matisse : *La jetée de Callioure*, exécuté en 1907, deux Marquet, un Redon, un Roussel, deux Van Dongen et quatre Vuillard.

La collection *Tableaux modernes* avait un moindre intérêt. Je citerai seulement un Carrière, un Corot, un Courbet, des Pissaro, des Renoir, un Sisley, quatre Stevens et cinq Guillaumin.

Emile Guillaumin, précisément, nous a conviés à une exposition de ses toiles. On en voit de récentes et d'anciennes. M. Théodore Duret, qui présente l'exposition, a écrit avec raison de Guillaumin : « Il a combattu au premier rang, dès les premiers temps. Il a contribué, pour sa part, à l'apport qui a formé le caractère commun du groupe [*impressionniste*] et au sein du groupe, les traits spéciaux qui constituent son originalité, sont aussi visibles que ceux qui constituent l'originalité de n'importe quel autre. »

Voici des toiles anciennes qui font penser à Sisley et à Pissaro, (*quai d'Austerlitz*), une autre, devant laquelle on évoque Monet (*Pontgibaud*). *Agay* est un solide et beau morceau. Deux vues de la Creuse : *Roche de l'Echo* et *Neige à Crozant*, montrent à quoi la méthode et l'effort des Impressionnistes aboutissent, la façon dont ces peintres sont parvenus

(1) Blot, 11, rue Richepanse.

(2) Bernheim jeune et C^{ie}, 15, rue Richepanse.

(3) La collection a été exposée à l'Hôtel Drouot, le 6 Juin.

(4) id. id. id. le 7 Juin.

(5) Galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze.